

NOUVELLES POURSOUITES : CONTENT EN ARRÊTÉ

DEUXIÈME SÉRIE. — DEUXIÈME ANNÉE. — N° 39.

Le Numéro : 20 Centimes

Dimanche 3 Octobre 1920.

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Administration et Rédaction :

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE. — PARIS

Adresser les mandats à BIDAULT

ABONNEMENTS :

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Vers la Liberté !... UNE APPRÉCIATION Les Saboteurs de Révolutions EN ITALIE

De tous temps, il y eut des hommes mécontents de leur situation, du régime qui les opprimait. Ils devançaient la masse passive, se dégageant des conventions d'alors, prêchant l'insoumission, la liberté, l'égalité, montrant par leurs actes ce qu'ils entendaient par là et comment ils pensaient y parvenir. Ainsi ils arrivaient à se créer un idéal pour la réalisation duquel ils travaillaient.

Les autres (la masse), soit par crainte de perdre une situation acquise, soit parce que accablés par les charges et soucis, ne se souciaient guère d'un ordre de chose meilleur. Toutes leurs préoccupations étant la recherche d'une meilleure situation et la lutte pour le pain quotidien.

Mais la recherche d'une situation meilleure et la lutte pour le pain quotidien engendraient souvent le mécontentement. Mécontentement dont les hommes d'idées avancées profitaient pour montrer, indiquer, par où et par quels moyens pouvait arriver la délivrance. La révolution surgissait, un autre régime s'établissait, mais qui profitait seulement à ceux qui avaient déterminé le courant de révolte.

Alors, il y eut de nouveaux mécontentements. La réaction apparut, car beaucoup trouvaient qu'il était mieux sous l'ancien régime. De nouvelles doctrines surgirent, promettant un ordre meilleur. Les foules remuèrent de nouveau, les esprits s'excitèrent. Il s'ensuivit de là de nouvelles luttes, desquelles le gros des mécontents ne gagna jamais rien.

Et ainsi de suite, d'époque en époque : la foule souffrait, se révoltait, se consolait. Et toujours les maîtres subsistaient, vivant du travail des masses inconscientes, bercées par quelques douces promesses apaisées par quelques vagues réformes.

Au cours des temps, les religions apparurent, promettant le paradis après la mort, aidant les puissants par leur esprit de servitude et de résignation, esprit tendant à faire accepter la vie ici-bas comme un purgatoire.

Ceux d'en haut régnaient et gouvernaient toujours.

Les temps d'aujourd'hui ne sont que le reflet des temps passés.

Le peuple est mécontent et réclame des améliorations. Les événements, les faits sont tels qu'ils poussent à la révolte. Et les défenseurs des nouvelles idées en profitent pour attirer les masses en promettant beaucoup. Les nouveaux prophètes insistent sur leurs diatribes les mots vains de liberté, d'égalité, et émettent l'idée d'un autre gouvernement qui assurera à chacun le bien-être et la juste rémunération de son travail.

Ces nouveaux prophètes prétendent parler au nom du monde ouvrier ; mais si l'on compte parmi eux un certain nombre de travailleurs, le gros de leurs troupes est surtout composé de gens occupés déjà une place dans le mouvement, gens qui seront demain commissaires du peuple, ministres et fonctionnaires du nouvel et futur Etat.

Par là nous voyons se créer une nouvelle organisation autoritaire ; surgit de nouvelles discordes. Et ce sera une lutte sans issue tant qu'on n'arrivera pas à trouver la vraie cause des maux de l'humanité.

Un malade peut être très bien soigné, mais si on ne lui soigne que les maux extérieurs, visibles et si l'on néglige les organismes intérieurs, le malade ne guérira pas. La maladie persistera. Longtemps la pratique de ne soigner que les maux extérieurs

s'exercera sans que jamais on se demande qu'elles pourraient bien être les vraies causes de la maladie. Enfin certains savants, puis tous, sont venus à cette idée, que pour bien soigner et guérir la maladie il était nécessaire d'en rechercher les causes originaires, de s'en préoccuper d'abord et de soigner ensuite l'ensemble du corps malade. Ce qui apporta de très bons résultats.

De même dans les troubles dont souffrent les sociétés humaines. Jusqu'à présent on employa toujours les vieilles méthodes, guérir les maux extérieurs, visibles, ce qui peut apporter un soulagement momentané, et si pendant quelque temps la crise paraissait conjurée, on croyait la guérison effectuée.

Ainsi dès qu'un régime ne convient plus, on s'empresse de le changer, croyez-vous ? Non pas !... On change les hommes, on donne un autre nom à la constitution, on transforme quelques institutions, tout en maintenant les formes héréditaires des « droits » qui maintiennent les peuples en esclavage.

Prenez par exemple la Révolution française de 1789. Les révolutionnaires d'alors gouvernaient, s'étant emparés des places, des biens, des privilèges de l'ancienne noblesse. Au peuple on accorda certains droits civils et politiques, lui laissant l'illusion que, dans ces conditions, lui pourrait arriver à une meilleure situation. La concurrence des appétits battit son plein, les nobles innovations furent étouffées. Les forts, les hasardeux, les pistonnés arrivèrent et le pauvre et misérable peuple continua de souffrir.

Depuis, il y eut d'autres changements qui remanièrent aux choses sur certains points, mais qui conservèrent le plus grand mal originel de la société, celui qui nous fait souffrir le plus : l'ÉTAT.

Et parmi les derniers rénovateurs, nous voyons apparaître les socialistes, dont le mouvement, sous sa dernière forme communiste, prend de grandes proportions.

Il s'efforce à gagner les masses et à les préparer à l'avènement du communisme. Il promet la liberté, l'égalité, l'abondance. Pourtant nous sommes en droit de dire qu'avec un Etat, fait-il communiste ou collectiviste, la liberté ne peut exister.

Les communistes étatistes s'écrient : « En dehors du communisme, il n'y a pas de socialisme ! » Les anarchistes communistes répliquent : « En dehors de l'anarchisme, il n'y a pas de liberté ! »

Considérant et prenant la liberté dans son sens le plus exact, « absence de toute violence et contrainte », le plus grand oppresseur de la liberté c'est l'Etat, au nom duquel toutes les violences et contraintes s'imposent aux individus.

Anarchistes, mes camarades ! ce qu'il nous faut maintenant, c'est nous grouper, nous unir tous, collaborer ensemble à la diffusion des idées dont la mise en pratique réalisera les vœux de ceux qui réclament la liberté et le droit à la vie.

Ce que nous proposons, ce n'est pas le programme d'un quelconque parti politique, c'est l'idéal pour la diffusion duquel tous ont le devoir d'apporter leurs efforts, sans distinction de travail, de position, de nationalité, de sexe ; tous ceux enfin qui veulent s'affranchir et devenir des hommes libres.

Rappelons pour en finir « QU'EN DEHORS DE L'ANARCHIE IL N'Y A PAS DE LIBERTÉ. »

GYP.

Mon cher Content,
J'ai lu hier seulement ton article paru dans le Libertaire du 19 courant. Il est très bien ; d'ailleurs, tout le numéro est épatant. Continuez.

Confrontez les idées, opposez les idées. Faites-le avec aménité et camaraderie quand il s'agit de régler l'engouement exagéré, et passager, espérons-le, d'hommes sincères pour le nouveau communisme dont la réalisation ne saurait satisfaire notre désir de liberté et d'égalité. Soyez durs, sans pitié, pour les politiciens, dont le parti socialiste réorganisé, et qui, pour ce, se vantent, font volte-face, affirment des sentiments qu'ils n'éprouvent pas et qu'ils méprisent maintenant un peu chaque jour et plus tard complètement lorsqu'ils seront parvenus à leurs fins.

Faites cette propagande-là ; faites-la bien, et vous serez contents.

Il y a encore des révolutionnaires qui ont du bon sens. Ils comprennent que s'il est de leur devoir de soutenir la Révolution rouge et d'aider à son développement, nous ne pouvons renier nos propres conceptions et amoindrir notre communisme anarchiste, le seul créateur possible d'une vraie vie.

Ils comprennent bien autre chose. Par exemple, qu'ils ont à veiller à l'autonomie du syndicalisme. Et ils disent que s'ils l'envoient à la criminelle influence de Jouhaux et consorts, ce n'est pas pour que Cachin (cette fripouille dont ceux qui l'approuvent devraient bien évaluer le rôle et l'influence depuis 1914) pour que Cachin, dis-je, et ses sortis s'en emparent et y fassent leur mal-propre cuisine.

Nous sommes heureux de donner connaissance à nos lecteurs des résolutions adoptées par le Congrès d'Amiens. Nous souhaitons que, à la veille du Congrès anarchiste de Paris, chacun s'en inspire, à seule fin que nos débats s'en trouvent éclaircis. Car c'est là, en tout cas, une belle affirmation de notre idéal anarchiste.

Est-ce qu'il n'est pas prématuré d'ailleurs, puisque, avec raison, nous ne voulons pas de la scission, de vouloir faire adhérer les syndicats à une autre internationale ? A mon sens, on se met bien en peine pour peu de chose, car être internationaliste ce n'est pas de palabrer par intervalles dans toutes les capitales du monde, mais d'agir activement et révolutionnairement ou l'on se trouve. Et quand je lis que les syndicats minoritaires n'ont pas eu assez d'argent pour faire auprès des travailleurs de ce pays la propagande nécessaire en prévision du Congrès d'Orléans, je pense que celui dévoué pour l'envoi d'une délégation en Russie aurait été plus utilement employé ici et cela au profit même de la Révolution russe.

En tout cas, si les syndicats doivent adhérer à une internationale syndicale révolutionnaire, il faut que l'on soit clair et net. Nous nous assurons que ce n'est pas à la III^e internationale politique qu'ils adhèrent et qu'ils n'en épouseront pas le système social, autoritaire-étatiste. On doit nous affirmer en outre que le parti socialiste français en sera pour ses risettes et qu'il ne peut être question d'une alliance des syndicats avec lui.

Chacun chez lui pour sa besogne propre et sa propagande courante. Et, au moment voulu, tous ensemble : syndicalistes, anarchistes et socialistes profondément convaincus, pour la révolution complètement expédiée.

Bien fraternellement à toi, mon cher

Claude, et mes bonnes amitiés à tous.

LOUIS LEONIC.

Le LIBERTAIRE.

Fédération Communiste Libertaire de la Région du Nord

Constitution. — Les camarades communistes libertaires de la région du Nord, réunis en Congrès le 19 septembre dernier, ont décidé de se constituer en Fédération régionale, afin de mener vigoureusement la diffusion des idées communistes libertaires et de se préparer à prendre position nette et précise dans la lutte sociale qui s'engage de toutes parts.

La conclusion la plus complète existe dans tous les partis. Grâce à cette conclusion, les militants ne sont plus obligés de voter, mais de laisser échapper l'heure de l'action. C'est le moment plus que jamais de dire ce qu'on veut et ce qu'on ne veut pas.

Aux partis qui tentent déjà de canaliser la révolution avant qu'elle ne se produise, qui préparent le nouveau gouvernement et la nouvelle aristocratie de demain, il nous faut répondre en nous organisant de façon saine, afin d'influencer le plus possible l'avenir de notre pays.

Estimant qu'il n'est possible d'aboutir qu'à condition d'avoir même idéal et même tactique, la Fédération communiste libertaire repousse tout confusionnisme et essaiera de grouper tous les camarades acceptant sa ligne de conduite.

La Fédération mènera, par tous moyens, la lutte pour l'abolition de la propriété individuelle, de l'exploitation, du militarisme, du parlementarisme et de toute espèce de gouvernement ; abolition qui ne peut être obtenue que par des moyens révolutionnaires.

Au cas échéant, la Fédération communiste libertaire pourra réaliser une union temporaire, une sorte de cartel avec les autres groupements révolutionnaires et sur un but déterminé, mais elle entend ne jamais abandonner les principes du communisme libertaire.

Transformation sociale. — Les communistes libertaires combattent pour la transformation radicale et complète des bases de la société.

Exploitation et tyrannie, telles sont les conséquences de l'organisation capitaliste. Toutes les richesses sociales et naturelles ont été accaparées par une minorité de parasites. Une poignée d'individus s'arroge le droit de commander la masse des producteurs et de les faire travailler à son profit.

Cette minorité de dirigeants et d'exploiteurs vit dans la luxure et l'opulence, pendant que la grande majorité des travailleurs manque de tout bien-être.

Le bonheur, le bien-être et la liberté pour tous ne pourront exister que quand cet état social aura disparu.

Un nationalisme social s'impose. La disparition de tous les parasites, de quelque sorte qu'ils soient, est une condition indispensable du progrès social.

Il faut donner au travail ses véritables droits. Le travail doit être la base de la société. Il ne doit plus servir à entretenir dans l'oisiveté une caste de parasites. Il ne doit être utilisé que pour satisfaire les besoins de toute la collectivité.

Quand le travail n'aura plus un but, pourvu à tous : nourriture, habillement, logement, instruction et distraction convenable, la véritable société, juste et équitable, sera instaurée.

Cette société, seule, le Communisme libertaire peut en amener l'avènement.

Le Communisme libertaire, c'est l'association libre des ouvriers ou paysans, groupés par professions ou par communes, s'administrant eux-mêmes par voie directe.

Il faut donner au travail ses véritables droits. Le travail doit être la base de la société. Il ne doit plus servir à entretenir dans l'oisiveté une caste de parasites. Il ne doit être utilisé que pour satisfaire les besoins de toute la collectivité.

Quand le travail n'aura plus un but, pourvu à tous : nourriture, habillement, logement, instruction et distraction convenable, la véritable société, juste et équitable, sera instaurée.

Cette société, seule, le Communisme libertaire peut en amener l'avènement.

Le Communisme libertaire, c'est l'association libre des ouvriers ou paysans, groupés par professions ou par communes, s'administrant eux-mêmes par voie directe.

Il faut donner au travail ses véritables droits. Le travail doit être la base de la société. Il ne doit plus servir à entretenir dans l'oisiveté une caste de parasites. Il ne doit être utilisé que pour satisfaire les besoins de toute la collectivité.

Quand le travail n'aura plus un but, pourvu à tous : nourriture, habillement, logement, instruction et distraction convenable, la véritable société, juste et équitable, sera instaurée.

Cette société, seule, le Communisme libertaire peut en amener l'avènement.

Le Communisme libertaire, c'est l'association libre des ouvriers ou paysans, groupés par professions ou par communes, s'administrant eux-mêmes par voie directe.

Il faut donner au travail ses véritables droits. Le travail doit être la base de la société. Il ne doit plus servir à entretenir dans l'oisiveté une caste de parasites. Il ne doit être utilisé que pour satisfaire les besoins de toute la collectivité.

Quand le travail n'aura plus un but, pourvu à tous : nourriture, habillement, logement, instruction et distraction convenable, la véritable société, juste et équitable, sera instaurée.

Cette société, seule, le Communisme libertaire peut en amener l'avènement.

Le Communisme libertaire, c'est l'association libre des ouvriers ou paysans, groupés par professions ou par communes, s'administrant eux-mêmes par voie directe.

Il faut donner au travail ses véritables droits. Le travail doit être la base de la société. Il ne doit plus servir à entretenir dans l'oisiveté une caste de parasites. Il ne doit être utilisé que pour satisfaire les besoins de toute la collectivité.

Quand le travail n'aura plus un but, pourvu à tous : nourriture, habillement, logement, instruction et distraction convenable, la véritable société, juste et équitable, sera instaurée.

Cette société, seule, le Communisme libertaire peut en amener l'avènement.

Le Communisme libertaire, c'est l'association libre des ouvriers ou paysans, groupés par professions ou par communes, s'administrant eux-mêmes par voie directe.

Il faut donner au travail ses véritables droits. Le travail doit être la base de la société. Il ne doit plus servir à entretenir dans l'oisiveté une caste de parasites. Il ne doit être utilisé que pour satisfaire les besoins de toute la collectivité.

Quand le travail n'aura plus un but, pourvu à tous : nourriture, habillement, logement, instruction et distraction convenable, la véritable société, juste et équitable, sera instaurée.

Le coup du père François a, une fois de plus, réussi. Les extrémistes partisans de la dictature (parce qu'ils seront les dictateurs), et les chefs réformistes, partisans de la dictature également (pour les mêmes motifs), ont réussi ce beau coup, ce coup de maître.

Naguère, les chefs maximalistes, les chefs dictateurs, disaient aux anarchistes, après les faits d'Ancone :

« Il faut des armes, pour faire la révolution. En avez-vous ? »

Aujourd'hui, cinq cent mille ouvriers en ont, des armes, et peuvent en fabriquer tant qu'ils en veulent, puisqu'ils possèdent les fabriques, toutes les fabriques.

Et les mêmes chefs maximalistes, les mêmes partisans de la III^e internationale, les mêmes partisans de la Dictature, répondent :

« Les masses ne sont pas prêtes ! »

Ils ont trouvé celle-là, pour justifier leur trahison ! Les masses ne sont pas prêtes !

En 1793, Camille Desmoulins écrivait : « Nous n'élions, à Paris, peut-être pas dix républicains, le 12 juillet 1789. »

Quelques heures après, il n'y avait plus de Bastille.

Aujourd'hui, en Italie, les ouvriers tiennent les usines, et ne veulent pas en sortir, malgré le Concordat de Rome qui les en chasse ; les paysans, précédant en cela les ouvriers, sont les maîtres des champs ; les locataires se sont emparés des maisons ; les bouchers se déclarent prêts à s'emparer des bœufs ; les menuisiers se déclarent prêts à s'emparer des moulins ; les mineurs n'extraient plus du charbon que pour les métallurgistes. De toutes les corporations, de tous les points du pays, partent les mêmes cris, s'élèvent les mêmes clameurs :

« Pronti ! Pronti ! Siamo pronti ! (Prêts ! Prêts ! Nous sommes prêts !)

Les femmes, les enfants sont aussi ardents que les hommes. Les vieillards eux-mêmes sont prêts à faire le coup de feu. Et les chefs extrémistes, et les chefs dictateurs répondent, du fond de leur bureau, du fond de leur fauteuil :

« Non ! non ! les masses ne sont pas prêtes ! »

Le demandeur, non aux camarades, — je suis sûr d'avance de leur réponse, — mais à tout homme que le parti pris n'aveugle pas :

Y a-t-il trahison plus éclatante, plus fulgurante ?

Et vous, ouvriers extrémistes, simples travailleurs, qui êtes naïvement partisans de la dictature sans vous rendre compte que vous en ferez tous les frais, que pensez-vous de ces hommes ?

Nous disons, nous, que si les Russes n'ont que ces coces-là pour consolider et étendre leur œuvre, celle-ci est bien malade.

Les anarchistes, eux, n'en veulent pas à la III^e internationale ; encore moins à la Dictature. Mais, lorsque la révolution « se sent », ils s'y jettent hardiment et, tête baissée, ils franchissent le Rubicon.

Et pendant qu'ils étaient, les ouvriers, à l'usine expropriée, les uns travaillant, les autres la défendant armés ou mains, les futurs dictateurs, — ceux qui trouvent que les masses ne sont pas prêtes, — roulaient en train de luxe, en train spécial, en compagnie des patrons expropriés, des préfets, des généraux, vers l'un de ces beaux mondes devant se reconstruire et se consacrer avec le chef de l'Etat sur les moyens les plus aptes à étouffer la Révolution, à faire prendre des vessies pour des lanternes.

Nous, les dictateurs, sont prêts pour la Révolution ! Voyez comment !

Une commission paritaire (six patrons, six ouvriers), contrôlera la production.

Is ont convenu qu'ils appelleraient ça le « contrôle ouvrier » !

Mais si les futurs dictateurs de la Confédération et du Parti Socialiste ont trahi une fois de plus la cause ouvrière, l'Union anarchiste italienne, elle, dans des appels poignants ou pessaient l'âme et le souffle même des masses, en a appelé à l'énergie, à la clairvoyance, à l'action des travailleurs.

Chaque groupe anarchiste, chaque fédération régionale anarchiste, a poussé le peuple à la révolte, à l'expropriation.

Où sont les véritables révolutionnaires ? Où sont les véritables extrémistes ?

Les faits sont là qui répondent.

Et maintenant, lorsque vous viendrez dans nos réunions, ou au cours de vos conférences trompeuses, nous parler de Troisième et de Dictature, nous vous les mettrons sous le nez, ces documents, ces faits accablants, à vous les futurs traités français, les amis, les coreligionnaires politiques des dictateurs, des traités italiens.

Il faudrait des pages pour dévoiler, ne fût-ce que sommairement, toutes les manœuvres honteuses, dégoûtantes, auxquelles se sont livrés tous les chefs extrémistes et dictateurs des fédérations, du Parti et de la Confédération, pour enlever le vote de l'ordre du jour où ils donnaient l'ordre de rendre les usines aux patrons.

Nous, les masses syndicales n'ont été consultées. Les mandats, les partisans de la dictature du prolétariat les laissent d'eux-mêmes. Umanita Nova somme l'Avanti de publier les noms de ceux qui voteront l'ordre du jour d'Arragona. Silence complet. Silence qui est un aveu. De toutes parts il y eut des protestations. Ceux qui firent l'expropriation étaient outrés, suffoqués. Ils ne voulaient pas rendre les usines, et dans beaucoup d'endroits on ne les a pas encore rendus.

Dans toute l'Italie, ce n'est qu'un concert de malédictions contre les chefs. Mais ceux-ci, dans leurs journaux, ne parlent que de victoire ouvrière. Et Popolo, toujours naïf, toujours bon enfant, finira par le croire, et par voter, dans les fabriques, pour nommer ses contrôleurs. Ceux-ci seront adules dans les paroles patronales.

circouvenus, pourris. Tout sera mis en œuvre pour faire perdre de vue le grand but : la prise de possession, l'expropriation.

Et pour que l'illusion soit complète, par là les élections administratives (municipales). Allez-y, chefs extrémistes à la manœuvre, dictateurs qui vivez mieux que les bourgeois, qui gagnez plus que des ministres.

Enfilez vos phrases. Soudiez le peuple de mots — de mots extrémistes.

La dictature. La dictature. La grosse caisse. Les trucs. Le bulletin de vote, tout en répudiant (cela va de soi), le parlementarisme.

Farceurs. Fumistes. Sinistres fripouilles. Bandits. Traîtres. Et assassins. (Car le sang va couler. Il coule déjà. Par votre faute, votre lâcheté, votre trahison.)

Ce que vous êtes.

Mais les anarchistes crieront si fort, si fort, qu'ils finiront par vous faire connaître, vous démasquer.

Les anarchistes ont toujours dit, diront toujours aux travailleurs :

« Le terrain de votre émancipation n'est pas le comice électoral ; ce terrain, c'est le magasin, l'atelier, l'usine, le chantier, le navire, la voie ferrée, le champ cultivé, la ferme, le fournil, partout où l'on travaille ».

Et maintenant, Mme Zanetta, quand vous irez encore outre moutons pour représenter vos collègues, les maîtres et maîtresses d'école, dites encore, à ceux qui ne peuvent vous reconnaître, comme ce fut le cas au Congrès de Bordeaux des instituteurs français, que Malatesta est une vieille barbe.

Nous vous dirons, nous, que vous mentez sciemment.

Et nous ajouterons :

Tant que les exploités se donneront des chefs, ils seront toujours trahis. Tant qu'ils croiront en un homme, cet homme finira cent fois au-dessus de Lénine, ils ne seront jamais libres.

S. CASTEUX.

Arrestation de Content

Sur mandat de M. Jousseim, juge d'instruction, on vient d'arrêter chez une fois notre camarade Content, auquel le parquet reproche d'avoir, par des propos tenus au cours d'une réunion à Clichy, fait l'apologie du crime de meurtre dans un but de propagande anarchiste.

En l'absence de M. Jousseim, M. le juge Cussels a fait subir l'interrogatoire d'identité à notre ami.

Content, qui proteste de son innocence, a été envoyé à la prison de la Santé ; il a choisi pour son défenseur M^{re} Georges Moranges.

Nous croyons savoir que le camarade Cousseim a été arrêté pour les mêmes motifs.

Nous donnerons dans notre prochain numéro de plus amples détails.

Tous dans le même sac...

Ceux qui veulent se payer une pinte de bon sang n'ont qu'à suivre les polémiques qui mettent aux prises les dirigeants syndicalistes d'aujourd'hui et leurs amis d'hier.

Bon dieu ! que de bons mots échangés, que de courtoisie... Et surtout que de vérités.

On en apprend de belles, je vous assure. Les uns rétorquent les accusations de trahison... rien de nouveau par conséquent.

Les autres se défendent accusant à leur tour, tirent à boulets rouges et font mouche à tous les coups. Hardi !

Et ainsi nous apprenons que Griffuelhes est actionnaire d'une usine qui fit des abus et que de ce fait il gagna beaucoup.

Qu'Yvetot fit dans son pantalon à la déclaration de guerre et qu'il plaqua alors ses copains du bureau confédéral, à quoi il laissa endosser toutes les responsabilités, lui, le père de l'antimilitarisme ouvrier...

Que Delesalle se connaît dans le commerce des bouquins...

Et que Pouget fit des romans patriotiques. Joli monde en somme, et c'est dommage qu'il se soit fâché avec nos manitous cégétistes. Ils étaient si bien fait pour s'entendre pourtant.

Il n'y a rien de tel, voyez-vous, que d'anciens complices pour se bien connaître et se bien juger. On peut se rendre compte par les polémiques où l'on se bagarre de mains de maître.

Et ce serait peut-être le moment de rappeler que toute la C. G. T., à la veille de la guerre, avait frété un bateau pour passer en Angleterre, si le carnet B avait été appliqué.

Ce qui prouve que tous ceux qui s'engueulent si bien aujourd'hui étaient tous d'accord alors pour fuir et pour laisser le prolétariat se déprimer tout seul...

Ainsi, pour notre part nous ne faisons pas de distinction entre les adversaires d'aujourd'hui et les mettons tous dans le même sac, car ils se valent, ce qui prouve que ni les uns ni les autres ne valent cher.

Et leurs querelles n'arriveront qu'à nous faire rire, mais aulement à nous faire oublier leurs responsabilités, toutes aussi grandes, aussi ignominieuses.

SOLTICE.

En raison de l'arrestation de notre ami Content, adresser tous les mandats au nom de Bidauld.

Propos sur le Seuil

A Sa Majesté Alexandre I^{er}, roi des Empapahoutés.

Gouffrez, Sire, que je vous confie la joie que je suis. Elle me vient de vous, grâce à vous, en soient rendues. Le spectacle comique que, chaque jour, nous offrent les comédiens primaires de Votre Majesté, sur les tréteaux de Marianne, était impuissant à nous distraire des turpitudes de ce temps. Il a fallu, pour que le rire, enfin, nous fit soulever que Rabalais fut de chez nous, l'apothéose mirifique de votre burlesque odyssée.

Vous l'avez réalisée avec tant de sérieux que vous ne comprendrez point, peut-être, mon rire. C'est bien là le plus drôle, que nous soyons bouffon et n'en ayons conscience.

Que Votre Majesté daigne permettre que l'on s'en explique.

J'ai la marotte des symboles, et ma malice irrévérencieuse en voulut, à tout prix, en trouver un dans le début de votre ascension triomphale.

Cela ne remonte pas au temps où, pauvre épicurien en quête de causes et d'argent, vous forciez la réclame en tressant, parmi la foule, les lanternes qui, peut-être, cingleront quelque jour vos nobles fesses ; il n'y avait là rien que d'ordinaire ; Bornibus le moutardier, M. Mayol et la Goulue, sont vos égaux en cela. Je ne parle point non plus de votre habileté à dépouiller les moines sans enfreindre les lois ; à l'instant qu'ils se payent sur la bête, il serait cruel de vous rappeler que vous fûtes impitoyable et bien d'autres choses. Je me reporte seulement à votre discours de Ba-Ta-Clan.

Ba-Ta-Clan, Sire ! Comprenez-vous le symbole ? La boîte où la bête humaine s'éjouit, ou l'imprésario et ses actionnaires font, du pitre et de la putain, les instruments de leur fortune. C'est de ce lieu que date votre triomphe, ô Alexandre ! Et vous avez continué, vous avez agrandi la scène et sa faire, du

pays spirituel d'Empapahoutasie — où Gasier s'ingénia à nous consoler — un immense Ba-Ta-Clan. Si quelque chose y manque, ce n'est pas l'espèce putanesque et courtoise, non plus que les jousseurs ; moins encore les laudateurs hystériques, épris du fouet et de l'ordure. Bravo ! Sire ! J'ai ma nation chevaleresque n'a compté tant de plats-culs.

Il était juste que les actionnaires de ce bordel élevassent au pavé l'imprésario.

